

H-France Review Vol. 11 (October 2011), No. 223

Christophe Belaubre, Jordana Dym, and John Savage, eds., *Napoleon's Atlantic. The Impact of Napoleonic Empire in the Atlantic World*, Brill, London and Boston, 2010, 332 p. , 99€ or 147 US \$147.00 U.S. (cl). ISBN-10: 9004181547.

Annie Jourdan, University of Amsterdam.

L'histoire globale a le vent en poupe. Celle du monde atlantique ne l'a pas moins. Deux publications importantes récentes en témoignent : le recueil recensé ici même et l'ouvrage dirigé par David Armitage et Sanjay Subrahmanyam, *The Age of Revolutions in Global Context c. 1760-1840*, Palgrave Macmillan, 2010. On peut s'en réjouir ou le regretter, voire s'en réjouir et le regretter tout à la fois. Car, si cette histoire transatlantique (ou mondiale) révèle des connections, des interactions et des dialogues inattendus entre des pays qui jusque-là n'étaient pas censés communiquer, l'histoire intereuropéenne n'en est pas mieux appréhendée, sinon par le biais des colonies—ce qui n'est pas rien, on l'admet. Ou en d'autres termes, alors que l'impact révolutionnaire et napoléonien sur les divers pays européens n'est pas encore réellement connu dans ses nombreux détails, et à partir de documents d'archives ou de questionnements récents ; alors que l'on ne sait quasiment rien des expériences vécues entre 1789 et 1815 par plusieurs d'entre eux, tels que les Balkans, les pays nordiques, voire les républiques ou royaumes italiens, les historiens nous transportent désormais aux Indes, en Chine, au Moyen-Orient, en Afrique ou aux Amériques, tout en regrettant que leurs prédécesseurs aient négligé cette dimension transnationale et critiquer leur Eurocentrisme. C'est oublier le fait que l'historiographie a longtemps été concentrée sur l'État-nation et jusqu'à récemment arborait une perspective quasi-nationaliste. L'histoire de la Suisse par exemple n'a pas encore trouvé son historien cross-national. L'ouverture sur l'Europe des historiens de la Révolution française ou du Premier Empire, notamment, était donc et est encore une avancée par rapport à l'historiographie nationale. Peut-être était-ce ou est-ce là le premier pas avant que puisse être entreprise une histoire Atlantique et/ou globale. A moins que ne puissent cohabiter harmonieusement l'histoire pointilliste et l'histoire croquée à grands coups de pinceau.[1] Chacune apportant son écot à l'autre.

Un autre problème rencontré par l'histoire Atlantique ou globale consiste dans la difficulté à identifier les réseaux, les interactions, et les échanges. Car, à force de négliger l'Europe et les études de détail, il devient quasiment impossible de repérer quels sont les véritables réseaux émetteurs et les vrais acteurs. Ainsi, dans l'ouvrage recensé, Napoléon est l'acteur principal. Et c'est à lui et à sa politique que seraient dus—volontairement ou involontairement—les nombreux changements qui allaient marquer le continent sud-américain de 1808 à 1830. Cela est vrai en partie, mais des nuances s'imposent, car ce continent avait tout à la fois son propre héritage et d'autres interlocuteurs. Dans l'ensemble, le volume présente des articles qui relient Empire napoléonien et Amérique latine et qui décèlent donc des échanges intenses entre les deux continents. Que ce soit des idées, des hommes ou des institutions. Tout cela aurait mené aux révolutions et révoltes qui, de 1804 à 1826 ébranlent l'Empire espagnol. Mais, curieusement, jamais il n'est fait mention à l'influence directe ou indirecte qu'a pu avoir dans ce contexte la Révolution américaine. Le triangle que forment les protagonistes y sont constamment les mêmes : France, Espagne (ou Portugal, quand il s'agit du Brésil), Amérique latine. Pourtant, la création d'une république fédérative en Amérique centrale suggère une influence nord-américaine—plutôt que française (ou allemande—voir p. 237-238). De même, le constitutionnalisme brésilien avait-il besoin de se fonder sur le modèle français (sans constitution véritable) ou sur le Grand Duché de Varsovie, alors que depuis 1812 l'Espagne possédait deux textes (celui de Bayonne et celui de Cadix) et que la Westphalie et la Hollande s'étaient doté d'une constitution 'libérale' dès 1806-1807. Qui plus est, dans les années 1820, les Etats-Unis allaient célébrer le quarantième anniversaire de la leur.[2]

Un autre point à poser problème est celui de la militarisation de la société espagnole au cours du 18^e siècle et de ses retombées sur l'empire colonial, lesquelles suggèrent une influence prussienne plus que napoléonienne. A cette date, Napoléon en est encore à apprendre le métier des armes.[3] Il semblerait en effet que Frédéric II de Prusse ait inspiré bien des monarques de l'Europe à renforcer leur armée et à arborer eux-mêmes l'uniforme militaire. Que les *caudillos* aient dans les années 1820 imité Napoléon, cela est sans doute juste, mais Napoléon lui-même se reflétait dans le modèle prussien. Son admiration pour Frédéric le Grand est bien connue, de même que sa visite au tombeau de ce dernier. Ces quelques commentaires ont pour objectif non pas de rejeter en bloc les approches globales, mais de plaider pour une meilleure connaissance des pays européens et des Etats-Unis d'Amérique, et des modèles divers que chacun d'entre eux proposait et qui ont pu marquer la période et les esprits éminents.

Cela dit, *l'Atlantique de Napoléon*, paru tout d'abord en français à Toulouse sous le titre *Napoléon et les Amériques : Histoire Atlantique et empire napoléonien* (Framespa, Toulouse, 2009), n'en est pas moins un recueil passionnant, qui remplit une lacune indéniable. Même si l'Europe de Napoléon n'a pas encore été reconstituée ainsi qu'il le faudrait, nombre de facettes en sont connues. Inversement, l'Atlantique napoléonien était un terrain en friche—travaillé seulement par quelques monographies plus ou moins anciennes. Le volume est donc plus que bienvenu. Il a l'avantage de montrer l'intensité et la richesse des échanges et des connections. Cinq parties plus ou moins cohérentes abordent l'Atlantique de Napoléon ; les réponses de l'Amérique latine à l'invasion de l'Espagne par Napoléon ; la réponse européenne à l'Atlantique de Napoléon ; l'après-Napoléon ; et les expatriés bonapartistes.

Au sens strict du terme, l'Atlantique de Napoléon se résume à bien peu de choses : la perte de Saint-Domingue et la vente de la Louisiane aux Etats-Unis. Le paradoxe en effet, c'est qu'au moment même où Napoléon conquiert son empire européen, il perd celui légué par l'Ancien Régime. La perte de Saint-Domingue en 1802 en signe la fin dans le court terme.[4] Intéressantes dans ce contexte sont les migrations importantes que provoquent ces changements politiques et qui vont redessiner le paysage des Caraïbes, de Cuba ou du Sud des Etats-Unis, notamment de la Louisiane. Natalie Dessens montre ainsi que s'y succèdent trois vagues migratoires grâce auxquelles la Louisiane consolide sa 'francité' pour ainsi dire. Outre le Code civil, la langue et la culture françaises parviennent à supplanter l'influence espagnole, avant évidemment que ne l'emporte définitivement celle de l'Amérique. Trois articles abordent directement ou indirectement la Louisiane, dont celui de Jean-Marc Olivier qui nous révèle que Bernadotte avait très tôt réfléchi sur le problème de la Louisiane—entre 1797 et 1803. Peut-être l'auteur aurait-il pu ajouter que l'idée était plus ancienne. Elle avait préoccupé tout un groupe de révolutionnaires proches des Girondins: Brissot, Genêt, Miranda, mais aussi l'Américain Gilbert Imlay, tandis qu'en 1796, le général Collot tentait de soustraire le territoire aux Espagnols.

La dernière contribution où apparaît la Louisiane est celle de John Savage, qui, dans une contribution très intéressante sur le Code civil, en étudie l'introduction dans le dit Etat, avant de noter qu'en 1825, le texte français a été amplement révisé par les juristes locaux, qui y ont entremêlé des éléments issus du droit coutumier. Cela ne surprendra pas. Tous les pays européens ont agi de même. Mieux. Ils ont modifié et adapté le texte à leurs us et coutumes, et ce, dès son imposition par Napoléon entre 1807 et 1812. Le Code civil a connu un succès indéniable, en ce qu'il permettait d'uniformiser et de simplifier les lois qui régissaient les relations des hommes entre eux. A la suite de plusieurs historiens du droit européen, Savage en convient, mais il étudie donc son introduction dans des pays tels que le Pérou (1825) ou le Chili (1855). En Colombie par contre, son succès a été limité et Bolivar n'a su l'imposer. Comme les historiens de l'Europe napoléonienne, Savage constate que des transformations ou des accents différents en ont modifié l'esprit. Les Sud-Américains ont su ainsi insuffler un libéralisme à un code qui en était dénué. Le plus intéressant de cette étude est sans doute la façon dont les juristes et politiques ont su jongler avec la codification pour prendre en considération l'esclavage. Tantôt simple propriété, soit bien immobilier—tantôt bien mobilier par sa nature, l'esclave était malgré tout considéré comme responsable de ses actes. Son statut devenait de plus en plus confus et ambigu (p. 204-205). On comprend mieux que ce qui restait de colonies françaises aux Caraïbes aient refusé d'adopter le texte. Les colons en avaient perçu les dangers pour leurs propriétés.

La codification n'est pas le seul thème traité. Le premier article de Luca Codignola analyse les perceptions catholiques de Napoléon. Ou plutôt celles du clergé hostile à la Révolution qui a choisi d'émigrer dans des pays protestants, notamment aux États-Unis et en Grande-Bretagne. L'auteur retrace ainsi les itinéraires de plusieurs hautes personnalités religieuses et leur attirance suivie de répulsion vis-à-vis de la politique napoléonienne. A voir le nombre de ces réfugiés (7000 ecclésiastiques en Angleterre, parmi les 30.000 dispersés en Europe ou en Amérique), la question se pose de savoir comment les nations protestantes ont réagi devant cette 'invasion papiste'. L'auteur semble indiquer que tout s'est bien passé, ce qui peut surprendre—car en Europe, voire en Angleterre, les émigrés français n'étaient pas toujours bien accueillis.[5] Les querelles religieuses se seraient-elles tues devant les dangers que représentait l'ouragan Napoléon? L'antipathie dix-huitiémiste contre une France vue comme culturellement impérialiste se serait-elle estompée? Au Guatemala, en tout cas, les autorités étaient peu enclines à accepter la présence de Français. Elles voyaient en eux des espions et leur imputaient les révoltes et les troubles populaires. La même chose se passa à Cuba où quelque 20.000 Français s'étaient réfugiés. Les insurrections de 1809 leur furent attribuées, ce qui mena à leur expulsion. Or, en 1812, de nouvelles insurrections démontrèrent que les conspirateurs étaient non pas Français, mais Cubains—les noirs qui se révoltaient contre le statu quo.[6]

Parmi les articles à ne pas négliger, il y a celui de Felipe Angulo Jaramillo sur la presse française, obligée de s'en remettre aux papiers anglais, faute d'avoir un accès direct aux nouvelles. Un cas extrêmement intéressant pour l'histoire des transferts ou l'histoire croisée – *Entangled history* pour les Américains. Ici, le 'broker'—ou agent intermédiaire—est l'ennemi, ce qui est plutôt cocasse. La contribution également intéressante de Victor Peralta Ruiz porte sur *les Afrancesados*—partisans des Français—en Espagne et en Amérique, qui tentent mais en vain de rallier les colonies au nouveau roi, Joseph Ier. Parmi eux, deux ministres importants qui rêvaient de réformes éclairées et dont les émissaires sont arrêtés et exécutés à leur arrivée en Amérique. Quant aux *Afrancesados* d'Espagne, dont le nombre a souvent été minimisé, ils auraient été tout de même plus de 12.000 à se réfugier en France en 1813.

Parler de l'Atlantique de Napoléon et faire silence sur les militaires aurait été autant inattendu que décevant. Deux articles se concentrent sur le sujet. Le premier de Monica Ricketts examine la transformation des militaires en leaders politiques—en *caudillos*—point que nous avons abordé plus haut pour rappeler son origine vraisemblablement prussienne. Il n'empêche. Après 1815, ces généraux sud-américains se voyaient fort bien en Napoléon. Bolivar n'était pas épargné et s'est fait portraiturer à la manière de Napoléon dans le tableau peint par David (portrait de 1812 destiné à un admirateur anglais). Christophe Belaubre, quant à lui, focalise sur les généraux français expatriés et leur confrontation avec l'Église d'Amérique centrale. Dans le combat discret qui les oppose, l'Église a à cœur de conserver sa prééminence et oppose une résistance opiniâtre au libéralisme moderne qu'incarne dans ce cas précis le général Nicolas Raoul. La question se pose ici de savoir si tous les fonctionnaires et officiers napoléoniens étaient porteurs d'idées nouvelles et libérales – ce que ce volume semble bien des fois présupposer. La présence d'anciens officiers et soldats de l'épopée napoléonienne est également au cœur de la contribution de Rafe Blaufarb, qui a du reste consacré un livre passionnant à ce sujet, méconnu des historiens français : la Société pour la culture du Vin et de l'Olive, située à Mobile en Alabama, qui regroupait 400 expatriés dont 100 ex-révolutionnaires ou bonapartistes, 200 réfugiés de Saint-Domingue et 100 expatriés de France.[7] Parmi eux, les frères Lallemand qui se refusèrent à cultiver paisiblement leur champ et entreprirent des expéditions militaires aussi bizarres que périlleuses. Leurs aventures qui impliquaient l'ambassadeur d'Espagne et John Quincy Adams, alors secrétaire d'Etat, vaudraient la peine d'être filmées.

La dernière contribution, non négligeable, touche à l'émigration d'un groupe d'artistes qui avaient vécu les beaux jours de l'empire napoléonien. En 1816, déçus sans doute par la seconde Restauration, qui exilait les régicides et donc David, les frères Taunay (un peintre et un sculpteur), Debret (peintre), de Montigny (architecte) et Pradier (graveur) partent en Amérique du Sud aux côtés de Joachim Lebreton, secrétaire perpétuel de l'Institut de France. Ennemi de David, Lebreton n'avait pourtant rien à craindre, mais sans doute en douta-t-il.[8] Ont-ils introduit au Brésil le style néo-classique, la peinture d'histoire et leurs idées en matière d'Académie des beaux-arts? Le fait est que

leur projet d'Académie ne fut pas mené à terme. Lebreton décéda en 1819. Son successeur portugais avait d'autres projets. Taunay retourna en France en 1821 et reprit sa place dans les Salons comme si de rien n'était. Entre-temps, il avait 65 ans.

Les conséquences de ces contacts divers et variés sont multiples. La première qui saute aux yeux est la soif d'indépendance—par où l'Amérique du Sud se rapprochait en somme de sa voisine nordique plus que de la France. Les deux Amériques luttèrent contre un colonisateur, ce qui n'était pas le cas des pays européens. Une autre conséquence consiste dans les vagues migratoires, qui ont modifié la composition culturelle et sociale de plusieurs des États américains et qui ont confronté des hommes à d'autres us et coutumes et à des idées nouvelles. Quel que soit le nom qu'on donne à ce phénomène : diffusion, transfert, circulation, le dialogue a été intense. Et l'on souhaiterait en savoir encore plus sur ce qu'il en a résulté. Aussi la conclusion de ce compte rendu ne saurait-elle qu'encourager les historiens à poursuivre la tâche, qui est loin d'être terminée, et à inclure dans leurs recherches d'autres partenaires, moins visibles mais non moins déterminants que Napoléon, qui tous à leur façon ont forgé le monde Atlantique tel que nous le connaissons désormais.

CONTENT

Jordana Dym with Christophe Belaubre and John Savage, "Introduction"

Luca Codignola, "From 'France's Cromwell' to 'Consummate Brigand': North Atlantic Catholics and Napoleon, 1789-1815"

Roderick J. Barman, "The Napoleonic Revolution and the Construction of the Brazilian Empire"

Nathalie Dessens, "Napoleon and Louisiana: New Atlantic Perspectives"

Dominique Goncalvès, "Havana's Aristocrats in the Spanish War of Independence, 1808-1814"

Timothy Hawkins, "Napoleonic Subversion and Imperial Defense in Central America, 1808-1812"

Matt D. Childs, "The Revolution against the French: Race and Patriotism in the 1809 Riots in Havana"

Jean-Marc Olivier, "Bernadotte, Bonaparte, and Louisiana: The Last Dream of a French Empire in North America"

Felipe Angulo Jaramillo, "1810: South American Events in the Press of the French Empire"

Victor Peralta Ruiz, "From *Indiano* Bureaucrats to *Afrancesado* Politicians in the Spanish Bonapartist State: The Cases of Azanza and Mata Linares"

John Savage, "Atlantic Codes: The Impact of Napoleonic Law in the Nineteenth-Century Atlantic World"

Mónica Ricketts, "Spanish American Napoleons: The Transformation of Military Officers into Political Leaders, Peru, 1790-1830"

Christophe Belaubre, "Officers of Napoleon's Grande Armée and Church Power in Central America, 1824-1826"

Rafe Blaufarb, "The Champ d'Asile: A Bonapartist Colony in America?"

Lilia Moritz Schwarcz, "The French Mission of 1816: An Academic and Napoleonic Art in the Brazilian Tropics"

Natalie Petiteau, "Conclusion"

NOTES

[1] David Armitage and Sanjay Subrahmanyam, *The Age of Revolutions in Global Context, c. 1760-1840*, (Basingstoke: Palgrave Macmillan, 2010), p. xix.

[2] R. J. Barman, "The Napoleonic Revolution and the Construction of the Brazilian Empire", p. 49. Barman propose une interprétation téléologique de la Révolution française (p. 46), afin d'expliquer le Consulat. Notons enfin que l'expatrié hollandais, grand admirateur de Napoléon, s'appelle Dirk van Hogendorp—et non van Hogendorf (p. 52-53). Il est étonnant que l'éditeur hollandais (Brill) n'ait pas remarqué cette faute.

[3] Comme le suggère la contribution de Monica Ricketts, p. 210, qui reconnaît du reste que le changement s'est opéré sur le long terme, mais en ignore la dimension nord-européenne.

[4] On souhaiterait en savoir plus sur la Guadeloupe, la Martinique et la Guyane, qui n'ont pas connu les mêmes tragédies que Saint-Domingue. Etaient-elles dès lors entre les mains des Anglais ?

[5] Voir A. Forrest, « L'Angleterre face à la France Napoléonienne », in *Napoléon, le monde et les Anglais. Guerre des mots et des images*, eds. J.-P. Bertaud, A. Forrest et A. Jourdan, (Paris : Autrement, 2004), p.124-125.

[6] Articles de Timothy Hawkins sur le Guatemala et de Matt D. Childs sur Cuba.

[7] Rafe Blaufarb, *Bonapartists in the Borderlands. French Exiles and Refugees on the Gulf Coast, 1815-1835*, (Tuscaloosa: University of Alabama Press, 2005).

[8] Dans son article sur le Brésil, Roderick J. Barman invoque pour raison le discours d'octobre 1815 de Lebreton devant Wellington et la cour de France relativement aux vols des statues du Parthénon par l'Angleterre (p. 54, note 30). Ces critiques ne pouvaient déplaire à Louis XVIII, car lui aussi regrettait que le Louvre ait été spolié par les Anglais et les alliés. La spoliation de ces œuvres (bien mal acquises, il est vrai) choquait les Français et leur roi. Ce discours ne peut donc expliquer sa démission. Talleyrand en tenait dans les mêmes termes. Voir E. Bergvelt, ed., *Napoleon's Legacy. The rise of National Museums in Europe, 1794-1830*, (Berlin: Berliner Schriften zur Museumsforschung, 2009). Fontaine, l'architecte officiel de Napoléon, écrit que ces artistes craignaient l'avenir et auraient voulu partir en Russie avec l'empereur Alexandre. Fontaine les en dissuada et ils prirent le Brésil pour destination. *Journal de Fontaine*, (Paris : Ecole des Beaux-Arts, 1987), I, p.480.

Annie Jourdan
University of Amsterdam
A.R.M.Jourdan@uva.nl

Copyright © 2011 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for edistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/ republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.